

FEMMES EN RUPTURE(S)  
FEMMES EN RÉSISTANCE(S)

ELSA CHAARANI LESOURD

LAURENCE DENOZ

SYLVIE THIÉBLEMONT-DOLLET

Visions de la condition féminine en Italie, des Lumières au Risorgimento  
**Elsa Chaarani Lesourd**

Lydia Delectorskaya, modèle hors du commun d'Henri Matisse  
**Lioudmila Chvedova**

Una donna de Sibilla Aleramo, une femme libre.  
Une autre façon d'être femme à l'aube du XXe siècle  
**Anne Demorieux**

La nuit de la défloration et le test de virginité : une lutte littéraire  
contre des traditions aliénantes  
**Laurence Denooz**

De la femme battue à la femme « maricide ».  
Les derniers coups de José Sanchis Sinisterra  
**Marie-Élisa Franceschini-Toussaint**

Sorcières basques dans la Biscaye des XVIIIe et XIXe siècles  
**Sylvie Hanicot-Bourdier**

Le journal de Madge. Prolégomènes à une biographie  
**Gilles Losseroy**

La femme criminelle. Rupture avec les représentations du féminin  
**Catherine Ménabé**

Silvia Ballestra, auteure d'une saga plus féminine que féministe  
**Rachel Monteil**

Puissantes malgré tout. L'audace de choisir son destin chez Djaili Amadou Amal  
**Léa Nyingone**

La presse féminine espagnole au XIXe siècle, des dessins de mode  
aux revendications citoyennes  
**Christelle Schreiber-Di Cesare**

Des usages du corps dans l'espace public  
par les mouvements militants féminins. Ni putes ni soumises et Femen  
**Sylvie Thiéblemont-Dollet**

Religieuses sans vocation au XVIIe siècle.  
Révoltes féminines, fantasmes masculins  
**Francine Wild**

Rupture, révolte et résistance dans l'œuvre de Maria Messina  
**Ambra Zorat**



sur

**Bouquineo.fr**

Toute diffusion du contenu de cet ouvrage,  
sous quelque forme que ce soit,  
sans l'autorisation expresse de l'éditeur,  
viole les lois relatives aux droits d'auteur  
et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

Éditions Chemins de tr@verse  
Neuville-sur-Saône, 2023

Issn :

Isbn numérique : 978-2-313-00653-5

Dépôt légal : fév. 2023

Première édition

Conception de couverture : Béatrice Thony

Chemins de tr@verse - 4, avenue Burdeau - 69250 Neuville-sur-Saône

**Femmes en rupture(s)**  
**Femmes en résistance(s)**

Elsa CHAARANI LESOURD  
Laurence DENOZ  
Sylvie THIÉBLEMONT-DOLLET

**2022**

**ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE**

## Introduction

Cette recherche collective sur les *Femmes en rupture(s) / résistance(s)* pose la question de la condition féminine, de l'éventuelle émancipation des femmes en *rupture* avec la société, de leur capacité à la *transmission* de leur révolte aux plus jeunes générations.

Le volume, composé de quatorze textes de chercheurs et chercheuses issus de disciplines variées, examine les conditions, les identités et les statuts de femmes via des temporalités diverses et des espaces culturels et géographiques différents. Les narrations, témoignages et objets attestent également d'une grande variété : romans, pièces de théâtre, journaux intimes, revues, archives de procès, arts (peinture), médias (presse écrite, télévision, réseaux sociaux etc.) et mettent en perspective le fil central de la réflexion recherchée, à savoir les engagements, postures et prises de position de femmes en résistances ou en ruptures.

Trois articles du volume évoquent la rupture de certaines femmes ou personnages féminins avec des situations non choisies mais imposées par la famille et par les traditions, celui de Francine Wild, *Religieuses sans vocation au XVII<sup>e</sup> siècle*, celui de Léa Nyingone, *Puissantes malgré tout*, qui porte sur l'analyse d'un roman de Djäïli Amadou Amal (1992) sur les mariages forcés des femmes musulmanes camerounaises, et celui de Laurence Denooz, *La nuit de la défloration et le test de virginité : une lutte littéraire contre des traditions aliénantes*. Un tel rapprochement entre le XVII<sup>e</sup> siècle européen et les XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles de pays musulmans tend à prouver que les femmes musulmanes actuelles, sur le lent chemin de leur émancipation, connaissent les difficultés traversées autrefois

par les Européennes, c'est à dire les souffrances de celles à qui on ne laisse aucun choix face à la tradition.

Francine Wild livre une analyse des religieuses sans vocation – c'est-à-dire forcées par leur famille de prononcer des vœux non désirés –, à partir des lettres de sainte Jeanne de Chantal et de textes écrits par des hommes. D'une part, les lettres de Jeanne de Chantal font état de cas de rébellion féminines contre l'enfermement, mais Francine Wild montre que certaines religieuses sans vocation avaient une marge de liberté dans le choix de leur couvent et pouvaient obtenir, jusqu'à un certain point, des avantages et une forme de liberté que la vie séculière refusait aux femmes mariées. En outre, à partir des textes écrits par des plumes masculines, elle constate que les religieuses font l'objet des fantasmes masculins.

Léa Nyingone s'intéresse au roman *Les impatientes* (1992) de Djâïli Amadou Amal. Elle montre que l'auteur décrit la difficile rupture et la marginalisation que constituent, pour les femmes musulmanes camerounaises, la révolte contre les mariages forcés et leur cortège de viols et de violences conjugales de la part de maris convaincus de leur bon droit à dominer inexorablement leurs épouses, qu'ils considèrent comme inférieures à eux, reproduisant ainsi un ordre social traditionnel. On suit, dans ce roman, la destinée de deux sœurs qui subissent un mariage non désiré, l'une, Ramla, avec un homme riche, alors qu'elle désire faire des études, et la seconde, Hindou, avec un homme qu'elle n'aime pas.

Dans l'article de Laurence Denooz, il s'agit plutôt de la rupture, de la part d'une nouvelle génération d'écrivaines, avec le silence qui entoure la défloration en pays arabes. En effet, la rupture consiste ici en la représentation crue, sous forme de dénonciation d'une contrainte insupportable, de la défloration des jeunes – et parfois très jeunes – épouses, dans la littérature arabe. La défloration contraint les femmes à prouver leur

pureté, et contraint aussi les époux à prouver leur virilité aux yeux de tous afin de ne pas déshonorer leur famille. Le déshonneur peut retomber sur la famille de la jeune femme, lorsque le sang, prétendue preuve de sa virginité, n'a pas coulé, mais aussi sur la famille du mari, qui ne peut plus atteindre le statut socialement légitimé d'époux viril. Il en résulte la pratique d'une sexualité brutale et traumatisante au cours de la nuit de noce, que les auteurs et autrices féministes arabes dénoncent dans la littérature arabe contemporaine.

Choisir son destin et rompre avec celui qui est imposé aux femmes par l'ordre patriarcal est précisément le sujet de trois articles, celui Gilles Losseroy, *Le journal de Madge. Prolégomènes à une biographie*, celui d'Anne Demorieux, *Una donna de Sibilla Aleramo. Une autre façon d'être femme à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle* et celui de Lioudmilla Chvedova, qui évoque la figure de *Lydia Delectorskaya, modèle hors du commun d'Henri Matisse*.

Gilles Losseroy s'intéresse à Madge, diminutif de Marguerite, c'est-à-dire à Anne Marguerite Pauline Morand, (1868-1942), et qui tint un journal autour de l'année 1898. Dans ce récit autobiographique, elle évoque de façon assez crue son amour pour son amant Alban Ribemont Dessaignes, père de l'écrivain Georges Ribemont-Dessaignes (1884-1974). Il s'agit là, incontestablement, d'une femme en rupture avec l'austérité de la condition féminine.

Anne Demorieux étudie le roman autobiographique de l'écrivaine italienne Sibilla Aleramo, *Una donna* (1906), et montre comment l'écriture de ce roman permit à son autrice de retracer son évolution et sa rupture avec les rôles assignés au genre féminin : épouse soumise, y compris sur le plan de la sexualité, objet de la jalousie du mari, mère résignée. La seule solution qu'elle trouva, à cette époque où les lois étaient très favorables aux hommes, fut de quitter le domicile conjugal

pour s'affirmer en tant que femme et écrivaine, au détriment de ses relations avec un mari violeur.

Comme le montre Ludmilla Chvedova, Lydia Delectorskaya, (1910-1998), modèle permanent du peintre Henri Matisse, contribua à modifier l'idée que l'on se fait du rôle de modèle, en tant qu'objet de représentation et d'études du peintre (et peut-être objet du désir), puisqu'elle sortit progressivement de son rôle d'objet pour devenir pleinement sujet. En effet, elle fut beaucoup plus qu'un modèle pour Matisse, assumant le rôle d'une secrétaire, d'une assistante et d'une collaboratrice du peintre, pour devenir, après la mort de ce dernier, une fine connaisseuse de son œuvre, et finalement l'autrice de plusieurs livres sur le peintre.

Dans deux articles, les autrices évoquent le XIX<sup>e</sup> siècle et la longue évolution vers l'émancipation des femmes d'Europe du Sud : *La presse féminine espagnole au XIX<sup>e</sup> siècle, des dessins de mode aux revendications citoyennes* de Christelle Di Cesare, et *Visions de la condition féminine en Italie des Lumières au Risorgimento*, d'Elsa Chaarani Lesourd.

Christelle Schreiber Di Cesare retrace les origines et l'évolution de la presse féminine – d'une part, écrite par des femmes et d'autre part, destinée aux femmes –, en Espagne depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> et tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. À travers la lecture des revues destinées aux femmes, est évoquée l'évolution des idées sur la condition féminine. Des revues du début du siècle, chantant les joies du foyer et de l'éducation des enfants, on passe, lentement et progressivement, à des interrogations de coloration féministe sur le statut des femmes et l'égalité entre hommes et femmes, ce qui ne va pas sans contradictions, même sous la plume des femmes journalistes.

Elsa Chaarani Lesourd évoque en premier lieu la modernité d'un article de 1764, dans la revue milanaise des Lumières italiennes *Il Caffè*, sur la question de l'éducation féminine. Puis



elle se penche sur le relatif progressisme des penseurs du *Risorgimento* – le long mouvement politique par lequel l’Italie devint une nation unifiée au XIX<sup>e</sup> siècle – sur le problème du rôle social des femmes, c’est-à-dire sur Vincenzo Gioberti (1801-1852), et Giuseppe Mazzini (1805-1872). Ce dernier influença les débuts de la pensée féministe en Italie, née avec Salvatore Morelli (1824-1880) et Anna Maria Mozzoni (1837-1920). Enfin elle tente de mettre au jour l’évolution du regard masculin, en analysant les personnages féminins, dans quatre romans de l’époque : *Les dernières lettres de Jacopo Ortis* de Foscolo (1778-1827), *Les Fiancés* de Manzoni (1827-1848), *Fidélité* de Niccolò Tommaseo et *Confessions d’un Italien* (1858-1867) d’Ippolito Nievo.

Trois articles retracent le regard d’une justice marquée par le patriarcat, sur les femmes : celui de Sylvie Hanicot, *Sorcières basques dans la Biscaye des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, celui de Catherine Ménabé, *La femme criminelle : rupture avec les représentations du féminin* et enfin celui de Marie-Élisa Franceschini-Toussaint, *de la femme battue à la femme « maricide »*. *Violence, monde féminin et rupture dans la pièce de théâtre espagnole de José Sanchis Sinisterra*.

Sylvie Hanicot-Bourdier analyse les documents de trois procès des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles intentés à de prétendues sorcières. Il ne s’agit plus, à cette époque, d’hérésie mais de charlatanisme. En réalité, on comprend, à travers l’étude de ces documents, que les femmes ainsi inculpées se révèlent être, non pas des coupables, mais de réelles victimes d’un ordre social machiste, qui considère les femmes vivant sans soutien marital, souvent misérables et toujours socialement isolées, comme des anticonformistes mettant en péril l’ordre public. Ainsi, dans le cas de l’un des trois procès, deux femmes sont victimes de séquestration avec violences et sévices de la part de leurs dénonciateurs qui, eux, demeurent très légèrement punis.

Dans le volume, Catherine Ménabé apporte le regard intéressant d'une juriste sur la condition féminine. Dans une première partie, elle évoque les mythes qui entourent les femmes criminelles, inséparables des préjugés de genre sur les femmes : faibles, elles n'utiliseraient pas la violence physique, recluses dans leur foyer, elles seraient principalement autrices d'infanticide et de 'maricide'. Dans la seconde partie, Catherine Ménabé s'efforce de démontrer que les femmes criminelles de la réalité sont bien différentes de l'image traditionnelle que l'on se fait d'elles.

Marie-Élisa Franceschini-Toussaint, grâce à l'examen d'une pièce de théâtre contemporaine, de José Sanchis Sinisterra, intitulée *Les derniers coups*, se penche sur la question des violences faites aux femmes dans l'intimité conjugale, et évoque le problème du 'maricide', c'est à dire de l'assassinat d'un mari par une épouse battue, dont le monologue constitue la pièce tout entière. Le geste de l'épouse battue est frontalement abordé dans le monologue et très clairement analysé par Elisa Franceschini, aussi bien moralement que socialement, car l'assassinat place ce personnage féminin dans une situation difficile, puisqu'elle répond à la violence par la violence, et surtout parce qu'il ne lui confère aucune sérénité, la précipitant au contraire du rôle de victime dans celui de criminelle coupable. Ainsi, la question de la légitimité de cet acte criminel particulier est posée. Du reste, l'autrice de l'article rappelle que le Canada a fait rentrer le 'maricide' par une épouse battue « dans la logique pénale de la légitime défense ».

Deux articles, enfin, évoquent l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle : *Silvia Ballestra, auteure d'une saga plus féminine que féministe*, de Rachel Monteil et *Des usages du corps dans l'espace public par les mouvements militant féminins 'Ni putes ni soumises' et FEMEN*, de Sylvie Thiéblemont-Dollet.

L'article de Rachel Monteil se penche sur l'œuvre de Silvia Ballestra. Cette dernière, qui fait le portrait de nombreux personnages féminins, mais de façon « descriptive et sociologique » que « politique », semble évoquer un certain essoufflement du féminisme à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, dans cet entre-deux post-soixante-huitard, éloigné des conquêtes du féminisme des années 70 (loi sur le divorce, confirmée en 1974, loi sur l'interruption volontaire de grossesse confirmée en 1981), mais précédant encore largement le tsunami du mouvement #MeToo. La rupture serait donc ici une fausse rupture, ou bien une rupture avec un passé politique féministe qui n'apporte plus de réponses aux femmes du XXI<sup>e</sup> siècle commençant.

Sylvie Thiéblemont-Dollet étudie deux mouvements féministes récents de la première décennie du XXI<sup>e</sup> siècle, « Ni putes ni soumises », fondé en 2003 par Fadela Amara, et le mouvement FEMEN, créé à Kiev en 2008 par trois jeunes Ukrainiennes. La chercheuse se penche en particulier sur l'utilisation du corps féminin par ces deux mouvements. Pour « Ni putes ni soumises », il s'agit d'attirer l'attention sur le corps meurtri des femmes violées ou victimes de violences. Pour les FEMEN, groupe de femmes né en Ukraine, mais qui a ensuite essaimé dans différents pays dont la France, il s'agit plutôt de mettre en scène leurs propres corps dénudés, afin de faire entendre leurs revendications, grâce à la médiatisation dont elles sont par conséquent l'objet. Les deux groupes rompent, non seulement avec un certain ordre social qui préfère ne pas entendre la critique du patriarcat, mais aussi avec d'autres formes, différentes et moins spectaculaires, de féminisme.

Elsa CHAARANI LESOURD

Laurence DENOZ

Sylvie THIÉBLEMONT-DOLLET

# **Visions de la condition féminine en Italie**

## **Des lumières au *Risorgimento***

Elsa CHAARANI LESOURD

L'image d'Épinal que nous avons des femmes au XIX<sup>e</sup> siècle est celle de riches dames engoncées dans des robes peu commodes et enfermées dans leur maison avec pour seul horizon l'éducation de leurs enfants, ou de femmes pauvres ou misérables écrasées de travail et de responsabilités familiales. Mais cette image est en partie inexacte, car le xixe siècle est aussi celui où s'amorce le lent bouleversement de la condition féminine. Car après les remises en question du siècle des Lumières, au xixe siècle, la lente évolution du statut des femmes vers leur émancipation correspond au déclin du pouvoir paternel et marital sur les femmes.

En Italie, en outre, hommes et femmes font face à une situation historique particulière, le *Risorgimento*, c'est-à-dire le long processus historique qui conduit à l'unification du pays, entre 1797 et 1871.

### **Au temps des Lumières : « les vices sont le fait des individus, non du sexe »**

En 1762, Jean-Jacques Rousseau, l'un des plus célèbres philosophes des Lumières, considéré comme un des plus hardis défenseurs de l'égalité, publia le roman *Émile ou de l'éducation*, dont un quart seulement est consacré à l'éducation de Sophie et où l'auteur exprime des idées hardies et nouvelles sur la prise en compte de la spécificité de l'enfant et sur

l'enfance en tant que période de formation de la personnalité d'un adulte.

Voici ce que l'on peut y lire sur le rôle des femmes par rapport aux hommes :

[...] la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme. Si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe : son mérite est dans sa puissance ; il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens ; mais c'est celle de la nature, antérieure à l'amour même. [...] (Rousseau, [1762] : 466.)

L'éducation qui y est proposée pour les jeunes filles s'apparente à une progressive accoutumance à la soumission :

Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre, ne souffrez pas qu'un seul instant de leur vie elles ne connaissent plus de frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux et ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que seconder la nature. Il résulte de cette contrainte une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à un homme ou aux jugements des hommes, et qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au dessus de ces jugements. (Rousseau, [1762] : 482-483.)

Ainsi, pour habituer les jeunes filles à supporter « l'injustice » de leur condition, il conviendrait de les interrompre fréquemment dans leurs occupations. Dès leur plus jeune âge, il faudrait les empêcher de se concentrer sur ce qu'elles font, autrement dit, entraver leur intelligence. En outre, Rousseau reconnaît que les hommes, entre autres en tant que maris, sont imparfaits et même « pleins de vices et de défauts », et cependant cette constatation ne justifie en rien la désobéissance des femmes, « faites pour [leur] obéir » :

La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur ; faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre. (*Ibidem.*)

La rigidité des devoirs relatifs des deux sexes n'est ni ne peut être la même. Quand la femme se plaint là-dessus, de l'injuste inégalité qu'y met l'homme elle a tort ; cette inégalité n'est point une institution humaine ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfants d'en répondre à l'autre. 'Rousseau, [1762] : 470.

Et pour compléter ce sombre tableau, l'infidélité d'un homme n'est aucunement comparable à celle d'une femme :

Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi, et tout mari infidèle qui prive sa femme du seul prix des austères devoirs de son sexe est un homme injuste et barbare ; mais la femme infidèle fait plus, elle dissout la famille et brise tous les liens de la nature ; en donnant à l'homme des enfants qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns et les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. (*Ibidem.*)

Or, en 1764, un groupe de jeunes aristocrates milanais rebelles à leur famille fonde, autour de Pietro Verri, une revue. Afin de désigner le progressisme de la revue, Verri et ses amis l'intitulent *Il Caffè*, en une double métaphore évoquant une boisson nouvelle et dynamisante et un lieu de rencontres nouveau. Le but de ces jeunes gens est de méditer sur les grands textes des hommes des Lumières, et les articles émanaient souvent du groupe, même s'ils étaient rédigés par un seul auteur. C'est le cas de l'article *Difesa delle donne (Défense des femmes)* (Franci, [1764] : 245-256) écrit par un personnage resté obscur, Sebastiano Franci, mais émanant très certainement d'une discussion entre tous les journalistes du *Caffè*.

Dans la première partie de l'article, Franci reconnaît la justesse des « doléances » que l'on prononce « en Europe contre les femmes » (allusion voilée à l'*Émile* de Rousseau), mais c'est pour mieux les réfuter dans la deuxième, d'où seront tirés les extraits cités ci-dessous. Dans la troisième, Franci donne de nombreux exemples de femmes connues pour leur héroïsme, leurs capacités intellectuelles (allusion à la mathématicienne milanaise Maria Gaetana Agnesi (1718-1799)), et leur capacité à exercer le pouvoir puisque l'article se

termine par l'éloge de la despote éclairée dont dépendaient les journalistes, c'est-à-dire Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche.

Le contenu de cet article, publié un peu plus de deux ans après l'*Émile*, montre qu'il fut très certainement conçu comme une réponse aux propos du philosophe genevois sur l'éducation des filles. Sur cette question, le point de vue est bien différent de celui de Rousseau :

« Nous négligeons trop l'éducation des filles dans leur enfance et *comme si elles étaient d'une espèce autre que les hommes*, nous les abandonnons à elles-mêmes au milieu d'un ramassis de jeunes gens peu recommandables et très frivoles, sans secours, sans conseil. Elles se voient interdire l'étude des sciences et des Beaux-Arts sous peine d'être ridicules ; et jamais on ne donne à leur cœur une leçon de vertu, et de force. » (Franci, [1764] : 147. C'est nous qui traduisons tous les extraits cités)

La première chose qui frappe, dans cet extrait, est la première personne du pluriel, ce « nous » par lequel Franci désigne les hommes, leur attribuant la responsabilité de la superficialité des femmes, « abandonnées à elles-mêmes » et ne pouvant choisir d'étudier « les sciences ou les Beaux-Arts ». Toutefois le segment le plus important est certainement la dénonciation de la discrimination des femmes : « comme si elles étaient d'une autre espèce que la nôtre », par lequel les hommes du *Caffè* reconnaissent l'appartenance des femmes à leur « espèce » (*spezìe* en italien). Or ce mot « espèce » apparaît précisément dans le texte de Rousseau au début du chapitre V consacré aux femmes pour y désigner la gent féminine, qui n'appartient donc pas selon le Genevois à la même « espèce » que les hommes :

Sophie doit être femme comme Émile est homme c'est-à-dire avoir tout ce qui convient à la constitution de son *espèce* et de son sexe pour remplir sa place dans l'ordre physique et moral. (Rousseau, [1764] : 465.)

Au sujet de l'éducation, le texte du *Caffè* se poursuit comme suit :

« Lorsqu'elles atteignent l'âge adulte, nous gâtons en elles jusqu'aux bonnes dispositions que la nature leur a données ; nous les livrons à l'indolence et aux opinions fausses ; *nous créons des entraves pour empêcher l'envol de leur esprit*, nous emprisonnons leur cœur afin qu'elles ne se sentent pas attirées par la vertu. Un procédé si extravagant les conditionne à ne penser à rien qu'à cultiver leurs charmes, et à se laisser doucement séduire par leurs enjôleuses inclinations. » (Franci, [1764] : 147.)

Le segment en italique « nous créons des entraves pour empêcher l'envol de leur esprit » semble clairement répondre à la proposition de Rousseau, selon qui il convient d'interrompre les jeunes filles à tout moment dans leurs occupations afin qu'elles apprennent à se soumettre « sans murmurer » au désir d'autrui. Plus loin, sont évoqués les maris, et quand Rousseau justifiait la docilité inculquée aux femmes par les vices et les défauts masculins, Franci attribue aux maris la responsabilité des réactions de leurs épouses :

« Quant à la répulsion qu'elles éprouvent parfois à l'égard de leur mari, celui-ci en est souvent le responsable par manque de prudence ou de retenue. De nombreux maris [...] unissent des transports bestiaux et une volontaire absence des convenances les plus élémentaires à une tendresse qu'ils manifestent selon leur caprice et qu'une épouse irritée ne reçoit pas toujours de bonne grâce. » (*Ibidem.*)

L'irritation des femmes envers les maris est du reste la conséquence du laisser-aller des pères vis-à-vis des enfants :

« L'éducation des enfants est commune aux deux parents, et il n'est pas rare que le père, plein d'une complaisance inopportune, laisse ses enfants se commettre avec la lie la plus vile des domestiques, apprendre à mentir, à employer des termes indignes, et devenus insupportables, aller étourdir leur mère et emplir de bruit toute la maison. Faut-il donc que de tels maris se plaignent si leur femme n'est pas d'une nature angélique et si elle manque de complaisance envers un homme déraisonnable auquel elle est liée ? Si elle ne manifeste pas



de tendresse envers des enfants qui la méritent si peu et qui se trouveraient mieux ailleurs que chez eux ? » (*Ibidem.*)

« L'éducation des enfants est commune aux deux parents » : encore aujourd'hui, on ne saurait mieux dire. Toutefois, la phrase la plus importante du texte du *Caffè* est la première de cet extrait :

« Les vices sont le fait des individus, et non du sexe. Le beau sexe est fait pour délecter la société, et si nous prenions la peine de former l'esprit des femmes, et de leur présenter les idées les plus belles, de diriger leur cœur, et de les élever au-dessus de l'humble rang où elles sont reléguées, elles répondraient parfaitement à nos désirs, et atteindraient le noble but auquel on les destinerait. » (*Ibidem.*)

« Les vices sont le fait des individus, et non du sexe ». Par cet aphorisme, Sebastiano Franci répond à Rousseau que les vices masculins ne peuvent pas davantage être justifiés que les défauts ou vices féminins. Même si le texte de Franci ne remet pas en question le rôle des femmes dans la société, et donc la domination masculine (« le beau sexe est fait pour délecter la société »), il a le mérite de distinguer le processus qui conduit à la discrimination et consiste à ne pas reconnaître un groupe dominé comme appartenant à l'espèce humaine.

### **Le *Risorgimento* : les idées de Vincenzo Gioberti et de Giuseppe Mazzini**

Avant l'unification de l'Italie, les femmes italiennes, concrètement, sont assujetties au pouvoir de leur père et réduites à passer de celui-ci au pouvoir de leur mari et du point de vue du droit, elles sont considérées comme des mineures perpétuelles. Partout en Italie, le père demeure une sorte de monarque familial et la mère n'a aucune autorité sur ses enfants, la *patria potestà* (pouvoir paternel) étant réservée au mari et père.

Or, nous sommes à un moment de grand bouleversement dans l'histoire de l'Italie. C'est le moment où émerge l'idée d'une identité italienne, où ceux que l'on n'appelle pas encore « les Italiens » revendiquent leur indépendance par rapport aux occupants étrangers (schématiquement les Autrichiens au Nord et les Bourbons espagnols au Sud). L'idée d'une nouvelle société à construire prend forme, et certains penseurs importants prennent conscience que les femmes, la moitié de la Nation, ne doivent pas être exclues de ce processus.

Au moins deux d'entre eux, qui eurent une influence considérable sur leurs contemporains, rappellent l'égalité morale des hommes et des femmes. Vincenzo Gioberti (1801-1852) qui appartenait au clergé, et eut une influence importante surtout sur les classes les plus favorisées (bourgeoisie et aristocratie) écrivit plusieurs textes sur l'unification italienne – le plus célèbre est *Del primato morale et civile degli italiani* et parut à Bruxelles en 1843 – et sur la forme politique que devrait prendre cette nouvelle nation unifiée. Dans un autre écrit, *Teorica del sovranaturale*, Gioberti affirme que les femmes ne sont pas autonomes par rapport aux hommes, mais souligne que « cela ne revient pas à dire qu'elles leur sont inférieures »<sup>1</sup>.

Giuseppe Mazzini (1805-1872), sincèrement croyant mais en dehors de l'Église dont il vilipende l'oppression, était républicain et eut, quant à lui, une influence considérable sur une partie des classes les plus défavorisées : les artisans, la petite bourgeoisie italienne. Certes, il tendait à idéaliser les femmes mais, très proche de sa mère, femme d'une grande

---

<sup>1</sup> « [...] certains anciens appelèrent la femme la moitié d'un homme ; et le divin auteur de la Genèse, racontant les origines de la sexualité primitive, exprime admirablement l'hétéronomie de la femme et sa dépendance au sexe opposé ; ce qui ne revient pas à dire que la femme est inférieure, comme certains le prétendent... » Gioberti, [1838] : 101-102.

envergure intellectuelle, il n'hésitait pas à reconnaître l'égalité des femmes et des hommes :

« Aimez, respectez la Femme. Effacez de votre esprit toute idée de supériorité : vous n'en avez aucune. Un long préjugé a créé, à cause d'une éducation inégale et de l'éternelle oppression des lois, cette *apparente* infériorité intellectuelle dont on se sert aujourd'hui comme argument pour maintenir l'oppression. Mais l'histoire des oppressions ne vous enseigne-t-elle pas que l'oppresseur s'appuie toujours sur un fait qu'il a lui-même créé ? [...] Depuis un demi-siècle, les défenseurs des dynasties régnantes affirment que nous, les Italiens, nous sommes mal adaptés à la liberté, et en même temps, par les lois et par la force brutale des armées payées, ils bloquent toutes les voies qui pourraient nous permettre de franchir cet obstacle, quand bien même il existerait, comme si la tyrannie pouvait éduquer à la liberté. Or, nous tous fûmes et sommes encore coupables d'une telle faute envers la Femme. Éloignez de vous jusqu'à l'ombre de cette faute, car il n'est pas de faute plus grave devant Dieu que celle qui divise en deux classes la famille humaine et impose, ou accepte, que l'une soit soumise à l'autre. [...] Comme deux branches qui proviennent, distinctes, d'un même tronc, l'homme et la femme proviennent d'une base commune qui est l'*Humanité*. Il n'existe pas d'inégalité entre l'un et l'autre ; mais comme il arrive souvent, entre deux hommes, une diversité d'inclinations, de vocations spécifiques. [...] L'homme et la femme ont des fonctions distinctes dans l'*Humanité* ; mais ces fonctions sont également sacrées et nécessaires au développement commun, elles sont toutes deux la représentation de la Pensée que Dieu a posée comme âme de l'Univers. (Mazzini, [1860] : 69-70.)<sup>2</sup>

Dans ce passage, Mazzini rejoint et dépasse les journalistes du *Caffè* en affirmant que les oppresseurs « appuient toujours l'oppression » sur « un fait qu'ils ont eux-mêmes créé ». Bien plus, il affirme hardiment l'égalité entre hommes et femmes, même s'il concède une répartition différente des tâches et des rôles selon les sexes. La place nous

---

<sup>2</sup> Mazzini publia ce texte en 1860, mais l'idée de l'instruction des filles était déjà présente bien avant car beaucoup de jeunes filles de familles mazziniennes reçurent une éducation égale à celle de leurs frères. Ainsi ce fut le cas de Matilde Ferrari, première jeune fille aimée d'Ippolito Nievo, née en 1833.

manque pour expliquer son influence ; limitons-nous à préciser que les deux premiers féministes italiens, le Napolitain Salvatore Morelli (1824-1880) et la Lombarde Anna Maria Mozzoni (1837-1920), furent très influencés par les idées de Mazzini. Salvatore Morelli était un patriote de sensibilité mazzinienne, qui fut emprisonné et torturé par les Bourbons en 1848 et qui, après l'unification, devint député du nouveau parlement italien et fit voter des lois favorables aux femmes (1877 : les Italiennes obtiennent le droit de témoigner à un procès). Anna Maria Mozzoni provenait d'une famille mazzinienne qui, selon les idées de Mazzini, lui avait donné une éducation égale à celle des garçons. Très sensible aux idées de Mazzini, elle se démarqua pourtant de son point de vue sur les femmes en adoptant une vision plus féministe et milita en faveur de l'égalité des droits entre hommes et femmes.

### **Image des femmes dans quatre romans du *Risorgimento* : du pré-romantisme de Foscolo au post-romantisme de Nievo**

*Ugo Foscolo (1778-1827) : l'image de Teresa dans Les dernières lettres de Jacopo Ortis*

Ugo Foscolo, né en 1778 sur l'île de Zante, d'une mère grecque et d'un père vénitien et mort à Londres en 1827, est un des principaux représentants du néo-classicisme littéraire italien, mais dans son œuvre, on sent déjà brûler, selon l'expression du critique Giovanni Macchia, « les flammes inquiètes du romantisme ». Car l'atmosphère culturelle que connut Foscolo, entre le XVIII<sup>e</sup> siècle finissant et le début du XIX<sup>e</sup>, entre le néo-classicisme littéraire italien et l'influence du Romantisme, vaste mouvement culturel né en Allemagne, est complexe.

Nous nous intéresserons ici à son roman épistolaire, *Les dernières lettres de Jacopo Ortis* qui, entre 1798 et 1816, connut plusieurs phases de rédaction et s'inspire de deux

grands romans européens, *Julie ou la nouvelle Héloïse* de Rousseau (1761) et *Les souffrances du jeune Werther* de Goethe (1774).

Le roman de Foscolo est très directement inspiré du *Werther* de Goethe, en premier lieu d'un point de vue formel. Le roman de Goethe est constitué des lettres de Werther à son confident au sujet de la douloureuse situation triangulaire qu'il vit avec un ami et l'épouse de ce dernier, Charlotte ou Lotte, dont il tombe éperdument amoureux, et d'un cadre constitué des quelques lettres du confident racontant ce qu'il sait du suicide de Werther. De même, dans le roman de Foscolo, le lecteur ne prend connaissance que des lettres de Jacopo à son ami Lorenzo au sujet de la situation qu'il vit avec Teresa, fiancée puis mariée à Odoardo qu'elle n'aime pas. Comme le confident de Werther, Lorenzo raconte le suicide d'Ortis, qui clôt tragiquement le roman.

Il existe une différence pertinente sur le plan sentimental : la femme du roman de Goethe, Lotte, est déjà fiancée quand elle rencontre Werther, mais elle joue avec lui un jeu ambigu. Puisqu'Albert (fiancé puis époux de Lotte) et Werther sont amis, il se crée une sorte de ménage à trois, qui n'existe pas dans l'*Ortis* de Foscolo. Dans ce roman, la jeune fille, Teresa, a été fiancée à contre-cœur par son père, pour des raisons économiques, à Odoardo, un riche parti, ce qui permettra de rétablir la situation financière familiale. Elle est donc implicitement excusée pour son infidélité non souhaitée. Ainsi, le romancier pose un problème qui n'intéresse pas Goethe : celui des femmes mariées contre leur désir.

L'autre différence est la situation politique que Foscolo ajoute au roman d'amour. Jacopo Ortis (double autobiographique de Foscolo), proscrit à Venise en raison de ses positions jacobines, s'est réfugié dans les collines euganéennes (arrière-pays de Padoue) pour échapper aux